Jérôme Carcopino est mort Une rigueur méthodique et des intuitions fulgurantes

On apprend la mort, survenue mardi peu après 16 heures, à son domicile parisien de la rue de Babylone, de l'historien Jérôme Carcopino, membre de l'Académie française et de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Il était âgé de quatre-vingt-neuf ans.

Par JACQUES HEURGON, membre de l'Institut

Publié le 19 mars 1970

Ainsi disparaît le plus justement célèbre, et peut-être le dernier de nos historiens de la Rome antique. L'histoire, de nos jours, tend de plus en plus à devenir une technique, une érudition. Jérôme Carcopino avait, jeune encore, eu le souci de ne pas réserver aux seuls spécialistes et de communiquer à un vaste public les plus importants résultats de ses travaux : à ses dons de chercheur et de découvreur, aux intuitions fulgurantes et aux enquêtes méthodiques par lesquelles il a renouvelé tant de problèmes, il joignait une chaleur d'imagination qui animait les sujets les plus arides, une grande clarté dans l'exposition, un style dont la puissance entraînait vers la conclusion inévitable la masse des faits et des arguments.

De là, parallèlement aux articles et aux mémoires qu'il destinait aux Mélanges de l'école française de Rome ou à la Revue des études anciennes, quelque vingt-cinq livres, gros ou minces, qui n'ont cessé d'entretenir dans le monde des lecteurs cultivés la curiosité des grandes figures de l'Antiquité, Pyrrhus et Hannibal, Sylla et César, Cléopâtre et Julie, Cicéron et Virgile, en même temps qu'ils nourrissaient l'intérêt de nos contemporains pour la riche évolution spirituelle qui avait conduit du paganisme au christianisme.

L'histoire, et spécialement l'histoire romaine, continuait grâce à son talent de tenir la place qui lui revenait parmi les formes les plus hautes de la vie littéraire.

Jérôme Carcopino a dominé tout le mouvement de recherche qui, dans l'histoire romaine, s'est accompli en France depuis soixante-dix ans. Son cours d'épigraphie latine à la Sorbonne a éveillé de nombreuses vocations; ses hypothèses, parfois contestées, mais toujours fécondes, ont labouré et retourné tout le champ de ses études ; son rôle à l'École française de Rome, dont il avait été membre de 1904 à 1907, directeur intérimaire en 1922, et directeur en titre de 1937 à la guerre, a beaucoup fait pour maintenir cette institution bientôt centenaire au rang, parmi nos instituts archéologiques, que lui avaient donné Mgr Duchesne et Émile Mâle, et qui, sous ses directeurs récents, Albert Grenier, Jean Bayet, M. Pierre Boyancé, est resté l'un des premiers. Jérôme Carcopino avait raconté il y a deux ans, dans ses Souvenirs romains (Hachette, 1968), ses plus anciennes impressions farnésiennes et ses débuts scientifiques.

L'ampleur de son œuvre apparaissait déjà dans le titre de sa thèse de doctorat : Virgile et les origines d'Ostie. Ostie : dès son premier séjour à Rome, il avait jeté son dévolu sur le grand port à l'embouchure du Tibre où toutes les firmes de l'Empire auraient leur comptoir, et qui fait admirer aujourd'hui au visiteur, avec ses H.L.M. et ses docks, la modernité de l'urbanisme antique. Ce choix révélait d'emblée la passion des réalités concrètes, des problèmes économiques et juridiques, des questions de démographie et d'habitat, qui un jour lui dicterait sa classique Vie quotidienne à l'apogée de l'Empire. Mais cette préoccupation des formes

matérielles de l'existence des anciens n'épuisait qu'une partie de ses ambitions : l'autre s'appelait Virgile. Pour guider un historien à travers le passé d'Ostie, Virgile s'imposait entre tous lui qui avait chanté l'arrivée dans le Latium d'Enée en quête d'une nouvelle Troie : Virgile, poète archéologue, le plus religieux aussi des poètes latins, en qui le souvenir des cultes ostiens avait trouvé un fervent interprète,

La Dame de Vix

En 1912, une chaire dans la jeune faculté des lettres d'Alger et l'inspection des antiquités de l'Algérie lui avaient offert les moyens d'étudier de près les réalisations romaines sur cette autre rive de la Méditerranée. Il est vrai que sa vocation de Romain d'Afrique remontait à ses années d'école, où elle avait débuté par un coup de maître. Au cours d'une mission en Tunisie en 1906, il avait découvert au milieu des lauriers-roses, dans le lit d'un oued, à Aïn-el-Djemala, une inscription de quarante lignes qui constitue l'un des textes classiques de l'histoire de la colonisation romaine : c'était une requête adressée à des procurateurs impériaux et tendant à la concession de terres marécageuses ou boisées pour y planter des oliviers et des vignes. Et depuis, on renonce à compter les dizaines de mémoires épigraphiques et historiques qu'il a consacrés à l'Afrique du Nord, à son organisation civile et militaire, à la défense de son limes, aux formes particulières de sa religion, depuis les immolations d'enfants de la Carthage punique jusqu'aux ultimes manifestations du christianisme après la conquête islamique.

La Gaule ne l'avait pas moins retenu que l'Afrique. L'essor pris depuis vingt-cinq ans par nos antiquités nationales, grâce à une réglementation qui fut son œuvre, l'avait toujours trouvé très attentif. Ainsi l'avait-on vu, en 1958, intervenir pour imposer définitivement l'identification d'Alésia avec Alise-Sainte-Reine, et, remontant plus haut dans le passé, commenter, dans ses Promenades aux pays de la Dame de Vix, la trouvaille qui, en 1953, avait exhumé d'un tumulus près de Châtillon-sur-Seine un des plus inattendus chefs d'œuvre de l'art grec, le grand cratère de bronze dont la décoration en relief dépasse ce que cet art a produit de plus beau.

Mais l'étude de l'impérialisme romain, en Afrique et en Gaule, et encore en Dacie, n'avait pas détourné Jérôme Carcopino de l'histoire de Rome elle-même, et sa grande œuvre restera sans contredit les deux volumes qu'il a publiés dans l'Histoire générale, de G. Glotz, où il a traité de la République de 133 av. J.-C. à la mort de César ; ils parurent en 1929 et 1936, non sans traîner dans leur sillage une flottille de petits livres ou mémoires d'accompagnement, qui poussaient la recherche dans ses derniers détails ou présentaient des synthèses des époques et des hommes : Autour des Gracques, Sylla ou la Monarchie manquée, la Royauté de César et l'Empire universel, les Secrets de la correspondance de Cicéron, etc. Toute une génération s'est repue de cette admirable reconstruction, qui prenait l'histoire de Rome au moment où, selon la tradition convenue, allait s'en précipiter l'irrémédiable décadence, pour la conduire à travers les guerres civiles jusqu'au " grand dessein " de César et faire luire dans l'échec personnel de celui-ci l'aube d'un Empire qu'avant de mourir il aurait véritablement fondé.

Au cours de tous ces travaux d'histoire politique, militaire et sociale, au milieu de toutes ces recherches sur la croissance, les crises, la stabilisation et finalement les bienfaits de la puissance romaine, le souci de l'histoire religieuse s'était de plus en plus affirmé chez lui. Si l'on voulait, en cette heure de deuil qui afflige ses admirateurs et ses amis, conseiller une lecture où ils réentendent le plus exactement sa voix, on choisirait la troisième partie de son De Pythagore aux apôtres (Flammarion, 1956) : là, sous le titre en apparence froid et technique de les Dissidents de Catacum-cumbas, toute l'histoire des origines du culte des

saints Pierre et Paul revit avec intensité. Nulle part comme dans ces pages Jérôme Carcopino ne s'était exprimé avec un si grave amour de la vérité.

Son rôle à la tête de l'Université

Si l'œuvre d'historien de Jérôme Carcopino n'est pas discutée, son action politique, en revanche, a été vivement attaquée, notamment son rôle au secrétariat d'Etat à l'instruction publique. Il devait être arrêté en 1944, mais le procès intenté contre lui s'acheva par un non-lieu en 1947; les sanctions administratives prises contre lui furent annulées par le Conseil d'Etat en 1950, et il fut réintégré dans ses fonctions de professeur à la faculté des lettres de Paris.

En fait, M. Carcopino a joué un rôle complexe. Grand universitaire éclairé, mais, en même temps, attaché aux " humanités classiques ", il fut le premier ministre confronté à une croissance des effectifs de l'enseignement secondaire. Ce fut cette situation qui l'amena à réduire les programmes scientifiques des sections littéraires et à établir, à l'entrée de l'enseignement supérieur, le barrage d'une " propédeutique ".

Il reprit partiellement l'œuvre de Jean Zay en faveur d'une " école unique " pour tous les élèves en transformant les écoles primaires supérieures en collèges modernes, par la loi du 15 août 1941. Mais en même temps il supprimait la gratuité de l'enseignement secondaire.

Libéral, mais conservateur, soucieux d'ordre et séduit par " l'œuvre de redressement " entreprise par le maréchal Pétain, il avait accepté d'assurer les fonctions de recteur de l'académie de Paris, en remplacement de M. Roussy, qui avait été démis de ses fonctions à la suite des manifestations d'étudiants du 11 novembre. Mais il devait s'employer à obtenir la réouverture de l'université, fermée à la suite de ces manifestations.

De la même façon, sans remettre en question les avantages consentis à l'école libre par son prédécesseur au ministère, Jacques Chevalier atténua la politique cléricale menée par celui-ci. Il supprima notamment, en mars 1941, l'obligation de l'instruction religieuse et précisa que celle-ci devait être donnée hors des locaux scolaires, et remplaça dans les programmes scolaires les " devoirs envers Dieu " par " les valeurs spirituelles, la patrie, la civilisation chrétienne ". Il obtint également que les subventions versées à l'école libre fussent accordées sous la responsabilité des préfets et non des recteurs. Il s'efforça aussi de maintenir les règles d'élection des professeurs d'université.

Il freina aussi l'application des mesures d'exception contre les juifs et les francs-maçons, au point d'être dénoncé par la presse de collaboration comme le " protecteur attitré des professeurs maçons ", et " un des saboteurs de la révolution nationale ". Il obtint, en particulier, la réintégration de plusieurs professeurs d'université, dont l'historien Marc Bloch.

Il devait finalement démissionner lorsque Laval fut nommé chef de gouvernement.

[D'origine corse, Jérôme Carcopino était né le 27 juin 1881 à Verneuil-sur-Avre (Eure), où son père était médecin. Sa carrière universitaire lut interrompue par la première guerre mondiale. Mobilisé comme lieutenant, de février à octobre 1915, 11 combattit aux Dardanelles. Promu capitaine, il lut chef du deuxième bureau de l'armée française d'Orient de juillet 1916 à juin 1917. Il était membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres depuis 1930, lorsque l'Académie française l'élit au fauteuil d'André Chaumeix, en 1955.

Entre temps il avait été nommé, en 1940, directeur de l'École normale supérieure, puis, en novembre, chargé des fonctions de recteur de l'Académie de Paris. Il devint secrétaire d'Etat à l'instruction publique le 25 février 1941 et resta à ce poste Jusqu'au 18 avril 1942.

Jérôme Carcopino, qui était membre associé ou correspondant de nombreuses académies étrangères, était officier de la Légion d'honneur et décoré de la Croix de guerre 1914-1918.]

JACQUES HEURGON, membre de l'Institut